

Éditer les premiers philosophes grecs : hier, aujourd'hui, demain

Glenn Most

Traducteur : André Laks



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/philosant/1199>

DOI : 10.4000/philosant.1199

ISSN : 2648-2789

Éditeur

Éditions Vrin

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2018

Pagination : 247-267

ISBN : 978-2-7574-2372-1

ISSN : 1634-4561

Référence électronique

Glenn Most, « Éditer les premiers philosophes grecs : hier, aujourd'hui, demain », *Philosophie antique* [En ligne], 18 | 2018, mis en ligne le 01 novembre 2019, consulté le 02 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/philosant/1199> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/philosant.1199>



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

ÉDITER LES PREMIERS PHILOSOPHES GRECS : HIER, AUJOURD'HUI, DEMAIN*

Glenn MOST
Pisa/Chicago

1. Considérations préliminaires : pourquoi des fragments ?

Éditer les plus anciens philosophes grecs – plus précisément, les philosophes antérieurs à Platon – signifie dans presque tous les cas éditer non pas des textes complets qui nous seraient intégralement parvenus plus ou moins sous la forme dans laquelle leurs auteurs les ont composés, mais bien plutôt une combinaison de citations indirectes, de longueur variable, que des auteurs postérieurs ont faites de leurs œuvres, des paraphrases, des discussions et des commentaires de certaines portions de leurs textes ou aspects de leurs idées, et occasionnellement des fragments directement transmis sur papyrus¹. La question de savoir pourquoi il en est ainsi n'est pas souvent posée.

Pourquoi donc n'avons-nous pas, sauf exception, de textes complets des premiers philosophes grecs ? Tel n'a pas toujours été le cas. Il fut un temps où les anciens lecteurs semblent avoir eu facilement accès à leurs œuvres. Dans l'*Apologie* de Platon, Socrate prétend que tout un chacun peut se procurer le livre d'Anaxagore sur l'agora pour une drachme au plus². Et le *Parménide*

* Cet article a été conçu et rédigé par Glenn W. Most. Mais il est le reflet de longues années d'étroite collaboration, de discussions et d'amitié avec André Laks, et représente des idées que ce dernier partage très largement.

1. « Indirect » signifie ici que les mots d'un auteur A figurent dans les manuscrits (habituellement médiévaux) qui transmettent les œuvres d'un auteur B qui cite l'auteur A ; « direct » signifie que les mots d'un auteur A figurent dans les manuscrits (habituellement médiévaux) de l'auteur A. Naturellement, il existe des exceptions et des cas limites des deux côtés de cette distinction.

2. Platon, *Apologie de Socrate*, 26d-e.

de Platon nous montre Socrate écoutant Zénon lire à haute voix une section de son livre lors de la visite qu'il fit à Athènes en compagnie de Parménide³. De manière générale, Platon, Aristote et Théophraste donnent l'impression d'avoir eu aisément accès aux textes des philosophes antérieurs dont ils font usage : ils les citent, les résumant et y font allusion, ils expriment souvent de violents désaccords à leur égard ou s'interrogent sur ce qu'ils peuvent bien vouloir dire, mais ils ne suggèrent jamais qu'il leur soit difficile de trouver leurs textes. Quand Aristote, dans *Métaphysique* Alpha, spéculé à propos des doctrines de Thalès qu'il ne peut pas confirmer sur la base de ses écrits, il s'exprime prudemment et hypothétiquement ; mais ce n'est très probablement pas parce que les écrits de Thalès n'étaient pas d'accès facile, mais parce qu'il n'y avait aucun écrit de Thalès qui pût être consulté. Mais par la suite, moins d'auteurs semblent en fait avoir eu un accès direct à des éditions des premiers philosophes grecs. Nous ne pouvons être à peu près sûrs qu'un ancien auteur a réellement eu un tel accès que lorsqu'il indique explicitement qu'une citation vient « avant » ou « après » une autre – ainsi en va-t-il de Sextus Empiricus citant Héraclite ou de Simplicius citant, entre autres, Mélissus et Anaxagore⁴. Certains au moins des plus anciens lexicographes qui ont étudié la terminologie particulière de Démocrite et d'Antiphon ont très certainement passé eux-mêmes leurs œuvres au peigne fin dans le but de repérer et de définir leurs idiosyncrasies linguistiques – mais il n'est pas moins certain qu'au-delà d'une certaine date, probablement dès la période hellénistique, ces listes de lemmes et de définitions furent transmises telles quelles d'un érudit à l'autre, sous forme de compilations héritées, et qu'elles ne furent tout au plus que marginalement, et peut-être plus jamais, comparées aux éditions des auteurs en question. Il est possible que Plutarque, qui était un grand lecteur et qui fréquentait les bibliothèques d'Athènes et de Rome, ait aussi lu certains anciens auteurs, en particulier Empédocle, dans des éditions alors disponibles. Mais à partir de l'époque hellénistique, la plupart des auteurs semblent avoir plutôt fait usage de collections de citations et de résumés doxographiques : ainsi pour ceux que cite Ps.(?)-Hippolyte dans la *Réfutation de toutes les hérésies* ou Clément d'Alexandrie dans les *Stromates*, tel notamment Héraclite – mais pouvons-nous être sûrs que la forme originale du livre d'Héraclite n'était pas elle-même celle d'une collection plus ou moins discontinue d'aphorismes et autres types de textes brefs ?

Comment expliquer ce développement ? La raison fondamentale semble bien avoir été que des éditions complètes d'œuvres philosophiques ne

3. Platon, *Parménide*, 127a-c.

4. Sextus Empiricus, *M.* 7.133 (ὀλίγα προδιελθόν) ; Simplicius, *In Phys.* 34, 28-29 (μετ' ὀλίγα τῆς ἀρχῆς τοῦ πρώτου Παρὶ φύσεως), 111, 18 sq. (λέγει δ' οὖν ὁ Μέλισσος οὕτως τὰ πρότερον εἰρημένα συμπεραίνόμενος καὶ οὕτως τὰ περὶ τῆς κινήσεως ἐπάγων), 155, 30 (μετ' ὀλίγον), 156, 1 (μετ' ὀλίγα) ; *In Cael.* 558, 21 sq. (εἰπὼν γὰρ περὶ τοῦ ὄντος ... ἐπάγει). Etc.

pouvaient subsister dans l'Antiquité qu'à la condition de se trouver institutionnellement protégées par une école philosophique, et non en raison des goûts et des intérêts du public. De manière générale, on doit toujours garder à l'esprit l'importance cruciale des pratiques scolaires pour comprendre la nature des anciennes éditions et commentaires des œuvres littéraires, et il n'en va pas différemment des œuvres philosophiques. Il est vrai qu'un petit nombre d'auteurs philosophiques – surtout Platon – ont dans une certaine mesure également fleuri en dehors des écoles philosophiques, grâce à un public cultivé de non-philosophes, dont un grand nombre était certainement moins intéressé par les arcanes des doctrines philosophiques que par des leçons d'élégance stylistique en matière de prose et par l'étiquette sociale ; mais la seule raison pour laquelle nous pouvons encore aujourd'hui lire l'œuvre complète de Platon, et non deux ou trois de ses dialogues les plus populaires, n'est pas qu'il ait été également lu par des lecteurs non philosophes, mais qu'il fonda une école philosophique.

Une école philosophique dans l'Antiquité consistait en la combinaison d'une bibliothèque et d'une institution pédagogique consacrée à préserver, étudier et expliquer les œuvres de son fondateur ainsi que de certains de ses plus importants successeurs⁵. De telles écoles devaient subsister pendant au moins trois ou quatre générations pour devenir significatives ; dans certains cas, elles parvinrent à dix générations ou même plus. De telles écoles philosophiques existaient non seulement à Athènes et à Alexandrie mais aussi à travers tout le monde grec, notamment en Asie Mineure ; mais il est probable que les écoles provinciales disposaient de bibliothèques plus modestes.

La raison pour laquelle nous possédons tous les écrits de Platon publiés (y compris certains de ceux qui lui ont été attribués mais ne sont pas de lui) est que l'Académie de Platon devint l'école philosophique dominante à partir de la dernière période de l'Empire romain jusqu'à la fin de l'Antiquité et pour toute l'époque byzantine ; et la raison pour laquelle nous possédons la plupart des écrits non publiés d'Aristote (y compris certains qui lui ont été attribués mais ne sont pas de lui) est qu'à l'Académie, les platoniciens étudiaient non seulement Platon mais également Aristote, dans l'idée qu'il existait une harmonie fondamentale entre leurs deux systèmes philosophiques – en un certain sens, l'Académie absorba le Lycée⁶.

La domination de l'Académie platonicienne durant la période romaine impériale explique que nous possédions tant d'écrits médio-platoniciens, par exemple ceux d'Albinus, de Maxime de Tyr, de Plutarque et d'Apulée, mais pratiquement rien du péripatétisme tardif. Elle explique aussi que nous n'ayons presque aucun écrit des stoïciens et absolument aucun des fondateurs de cette école : c'est que la Stoa connut le succès trop tôt, au cours des

5. Glucker 1978, Gottschalk 1972, Lynch 1972.

6. Karamanolis 2006.

derniers siècles avant Jésus-Christ et le premier siècle de notre ère ; à partir d'un certain moment, les philosophes stoïciens connurent un déclin, ce qui conduisit à la fermeture de leurs écoles, à la dispersion de leurs bibliothèques et à la perte de leurs livres. Il est vrai que nous sommes plus riches s'agissant des écrits et des doctrines d'Épicure et de ses disciples, mais cela est dû à trois circonstances particulièrement heureuses : d'abord, Diogène Laërce cite intégralement trois lettres d'Épicure, à qui il fut ainsi donné de circuler non seulement au sein de l'école philosophique épicurienne mais aussi parmi les lecteurs non spécialisés des *Vies et opinions des philosophes célèbres* ; ensuite, la bibliothèque de Philodème à Herculaneum a été partiellement conservée grâce à l'éruption du Vésuve ; enfin, Diogène d'Énoanda en Lycie fit graver au II^e siècle apr. J.-C. une gigantesque inscription épicurienne sur l'extérieur du portique entourant sa villa. Sans le concours de ces trois événements fortuits, nous posséderions sans doute aussi peu de textes épicuriens que de textes stoïciens.

Il est crucial de garder à l'esprit que les écoles philosophiques ne préservaient pas seulement les textes écrits par leurs propres membres et reflétant leurs propres doctrines, mais aussi, au moins dans certains cas, les œuvres d'autres philosophes qui pouvaient leur être utiles à des fins exégétiques ou polémiques. Par exemple, la bibliothèque de Philodème comprenait un groupe de manuscrits stoïciens, tous de même facture et de même date, susceptibles d'être cités et critiqués de manière détaillée ; il est difficile d'imaginer que la bibliothèque de la Stoa n'ait pas possédé les œuvres de héros stoïciens, tel Héraclite ; et la bibliothèque de l'Académie platonicienne possédait aussi les œuvres des premiers philosophes grecs : c'est que celles-ci étaient nécessaires pour commenter Aristote, qui s'y réfère souvent.

La réponse courte à ma question initiale est donc que nous ne possédons pratiquement aucun texte intégral des premiers philosophes grecs parce que ces penseurs ne fondèrent pas d'écoles philosophiques ou, à tout le moins, n'en établirent pas qui persistèrent assez longtemps pour que leurs œuvres survivent⁷. Cela ne veut pas dire qu'ils n'avaient pas d'étudiants ou de mentors, ni qu'ils n'entraient pas en dialogue, constructif ou polémique, avec leurs prédécesseurs. Ils n'étaient pas isolés à la manière de monades monolithiques – les « tyrans de l'esprit » que Nietzsche et beaucoup d'autres après lui ont imaginés. Mais les premiers philosophes grecs n'établirent pas d'écoles philosophiques consacrées à la préservation et à l'étude de leurs écrits ; même les pythagoriciens ne représentent qu'une exception partielle et atypique à la situation générale, ne serait-ce que parce que leur fondateur n'a

7. Dans un article célèbre, Diels 1887 a suggéré que les philosophes présocratiques étaient déjà organisés en écoles philosophiques, mais cette idée est maintenant définitivement rejetée ; cf. Laks 2006 = Laks 2007 p. 149-159.

très probablement laissé aucun écrit⁸. Pour autant que nous sachions, Platon fut le premier philosophe grec à suivre l'exemple d'Antisthène et d'Isocrate et à fonder une école philosophique ; c'est une des raisons pour lesquelles il serait approprié de nommer ces penseurs préplatoniciens plutôt que présocratiques⁹.

N'étant pas protégés par l'institution d'écoles philosophiques propres, les écrits des premiers philosophes grecs étaient donc exposés aux humeurs fragiles d'un public général plus ou moins cultivé. Or, ce qui intéressait les lecteurs non philosophes dans l'Antiquité n'était évidemment pas tant le contact direct avec les écrits originaux des philosophes qu'une connaissance indirecte et simplifiée de leurs doctrines fondamentales : car la première approche pouvait être compliquée, rébarbative et non concluante, alors que la seconde bénéficiait d'une « mastication » préalable souvent opérée par des experts et disponible sous forme d'une « bouillie » aisément digestible, à des fins d'instruction personnelle ou d'érudition de seconde main et utilisable dans le cadre de banquets et d'autres événements sociaux. Ce besoin d'une version non professionnelle des doctrines philosophiques, d'un niveau de complexité réduit et compilé dans des manuels, était satisfait par les auteurs d'une branche de littérature semi-populaire que, depuis Diels, nous appelons des « doxographes ». Si la doxographie représenta certainement à ses débuts une activité philosophique sérieuse et importante, ses présentations se firent avec le temps plus réductrices et ses omissions plus importantes – et ses lecteurs moins professionnels.

Il était inévitable que la circulation des recueils doxographiques réduisît la demande, au sein du public non philosophe, d'éditions intégrales d'œuvres philosophiques. Ces dernières purent certainement survivre un temps dans certaines écoles riches ou dans de grandes bibliothèques urbaines, mais elles ne furent pas disséminées par un nombre suffisant de manuscrits pour passer les siècles obscurs. Pouvaient-elles aussi avoir été présentes dans les bibliothèques d'écoles ordinaires ? Cela n'est pas impossible mais paraît plutôt douteux. Une inscription du gymnase de Taormina datant du II^e siècle av. J.-C. porte bien « Anaximandre, fils de Praxiadès, de Milet. Il était ... » (ANAXIMAN. P7 Laks-Most) ; mais l'interprétation de ce texte n'est pas sûre. S'agit-il d'une liste d'œuvres disponibles dans la bibliothèque de l'école ? Et si tel est le cas, le traité attribué à Anaximandre était-il authentique, ou s'agissait-il d'un faux ? Ou bien avons-nous affaire à une simple liste de philosophes célèbres ? Ou encore au titre d'un buste ou d'une peinture ? À la toute fin de l'Antiquité, il arrive à Simplicius de citer de larges extraits de Parménide plus longuement qu'il ne serait réellement nécessaire pour élucider les passages d'Aristote qu'il commente ; en une occasion, il s'excuse de procéder ainsi et

8. Cf. Zhmud 2012.

9. Cf. Laks 2018 p. 34.

se justifie en évoquant la rareté du poème de Parménide¹⁰. Il pensait probablement à la rareté des manuscrits de Parménide, non pas, de manière générale, dans le monde contemporain du VI^e siècle apr. J.-C., mais à l'intérieur de l'Académie et des écoles philosophiques qui en dépendaient ; il cite donc Parménide pour rendre plus probable qu'il survive même au sein du cercle de l'Académie. Et Simplicius avait raison : ce qu'il ne cite pas a été presque entièrement perdu, quelques brefs fragments et témoignages mis à part.

Parce qu'ils ne bénéficiaient pas de la protection de bibliothèques philosophiques, les œuvres des premiers philosophes grecs furent perdues assez tôt pour ce qui est de leur transmission directe et ne purent survivre que de manière indirecte, sous forme de citations littérales fragmentaires ainsi que de paraphrases et de résumés offerts par de très nombreux auteurs postérieurs. Les seules exceptions consistent en un petit nombre de textes d'intérêt non exclusivement philosophique qui pouvaient attirer des lecteurs non professionnels et qui par conséquent firent l'objet d'une transmission directe : il s'agit de textes à dimension religieuse, liés aux espoirs d'une vie future (le papyrus de Derveni, le papyrus de Strasbourg qui conserve des fragments d'Empédocle), ou d'écrits pouvant être étudiés dans le cadre de l'éducation rhétorique (peut-être le papyrus d'Antiphon) et, pour ce qui est de la transmission via les manuscrits médiévaux, de deux discours de Gorgias et des *Discours doubles*. Tout le reste disparut, à l'exception des citations et des témoignages.

2. Éditer les premiers philosophes grecs : hier

Comment les éditeurs des premiers philosophes grecs ont-ils réagi à cette situation dans le passé¹¹ ? Au début de la Renaissance, certains érudits caressaient encore l'espoir de trouver des manuscrits complets des œuvres de ces philosophes. Ainsi Giovanni Aurispa rapportait dans une lettre datée de 1424 avoir en sa possession un manuscrit complet d'Empédocle trouvé au cours de son voyage en Orient¹² ; mais aucune trace de ce manuscrit n'a jamais été découverte, et bien qu'il ne soit pas absolument exclu qu'un tel codex ait survécu jusqu'à l'époque byzantine, une telle possibilité est hautement improbable, et l'interprétation la plus vraisemblable est qu'Aurispa se montra au mieux indûment optimiste, et plus probablement qu'il s'est trompé (à moins qu'il n'ait simplement menti).

C'est seulement plus tard, à la Renaissance, que les érudits abandonnèrent l'espoir de découvrir des manuscrits complets et reconnurent que s'ils voulaient en savoir plus sur les premiers philosophes grecs, ils n'avaient pas

10. Simplicius, *In Phys.* 144, 25-28.

11. Pour plus de détails concernant le développement qui suit, et spécialement sur Estienne et Schleiermacher, voir Most 1998.

12. Mansfeld 1994.

d'autre recours que d'entreprendre l'énorme labeur consistant à recueillir les fragments qui survivaient sous forme de citations chez les auteurs conservés. Le premier recueil de ce genre fut publié en 1573 par Henri Estienne (Henricus Stephanus)¹³. C'est une édition étonnamment insatisfaisante, même à l'aune des critères de l'époque. Il s'agit d'un fatras hétérogène. Estienne dit qu'il avait commencé par recueillir ce qu'il avait pu trouver d'Empédocle parce qu'Aristote déclarait que c'était un excellent poète, et qu'il avait ensuite ajouté d'autres poètes philosophes, puis complété sa collection (sans doute pour remplir un livre qui menaçait d'être trop mince pour attirer des acheteurs) en y ajoutant différents auteurs en prose comme Héraclite et Démocrite : aucune prétention à une quelconque cohérence systématique ou exhaustivité, aucune critique verbale, aucun commentaire ni traduction. Mais le plus étonnant est que ce recueil d'Estienne devait demeurer la seule édition des fragments des plus anciens philosophes grecs jusqu'au tournant du XIX^e siècle. De toute évidence, en dépit de ses défauts, il fut considéré comme suffisant pendant plus de deux siècles. Au cours de cette période, on considéra probablement que, pour savoir quelque chose de la philosophie grecque, les auteurs conservés offraient une ressource suffisamment riche et que, si, pour une raison ou pour une autre, on voulait savoir quelque chose sur les philosophes grecs dont les textes étaient perdus, on pouvait se tourner vers des résumés postérieurs et des sources secondaires facilement accessibles, comme Cicéron et Plutarque.

Ce qui changea les choses fut une série de développements connexes qui se produisirent à partir de la fin du XVIII^e siècle. D'un côté, le nouveau domaine de recherche allemand connu sous le nom d'*Altertumswissenschaft* proclama la nécessité, pour refonder la compréhension de l'Antiquité, de rompre radicalement avec les distorsions produites par des traditions de réception millénaires et de revenir aux sources originales : Friedrich August Wolf déclara explicitement que les recueils de fragments constituaient un élément essentiel de ce projet, et, de fait, presque toutes les nouvelles éditions de fragments d'auteurs anciens, spécialement dans les premières décennies, sont l'œuvre de savants allemands. D'un autre côté, une nouvelle compréhension de l'histoire de la philosophie entendue comme un tout (spécialement à la suite des chapitres finaux de la *Critique de la raison pure* d'Emmanuel Kant, puis dans le sillage de Hegel) conduisit à une historicisation générale de la philosophie : et si la totalité de l'histoire de la philosophie devenait intéressante, que pouvait-il y avoir de plus urgent que de s'intéresser au tout début de la philosophie ?

Ce fut dans la personne de Friedrich Schleiermacher que ces deux développements se combinèrent de la façon la plus productive. Son article

13. Estienne 1573.

« Herakleitos der Dunkle, von Ephesos, dargestellt aus den Trümmern seines Werkes und den Zeugnissen der Alten » (« Héraclite l'Obscur, d'Éphèse, présenté à partir des débris de son œuvre et des témoignages des Anciens »)¹⁴ est au fondement des éditions savantes modernes des premiers philosophes grecs¹⁵. Schleiermacher fut le premier éditeur à établir une distinction claire et systématique entre les fragments littéraires provenant de l'œuvre originale (« les débris de l'œuvre ») et les *testimonia* (« les témoignages des Anciens ») – bien que, de manière regrettable, il ait toujours tendu à donner la préférence aux *testimonia*, au motif que les fragments pouvaient être falsifiés ; il souligna également l'importance des chaînes de réception dans l'Antiquité comme canaux de transmission de la connaissance des premiers philosophes aux époques plus tardives, quand les œuvres originales n'étaient plus elles-mêmes accessibles (bien que, de manière encore une fois regrettable, il ait toujours tendu à préférer Platon et Aristote à toutes les sources postérieures pour la raison qu'ils sont nos plus anciens témoins). Dans quelle mesure les innovations de Schleiermacher dans cette branche de la philologie classique furent guidées par ses travaux sur la théologie protestante et l'histoire du Nouveau Testament est une question intéressante, qui mérite une recherche plus approfondie.

Schleiermacher ouvrit l'ère des éditions, principalement allemandes, des premiers philosophes grecs¹⁶. Au cours de cette période, il y eut de fait plusieurs éditions importantes des fragments de l'ensemble des premiers philosophes grecs, en particulier le recueil de textes de Ritter & Preller 1838 et le travail très décrié de Mullach 1860-1867 ; mais en réalité les plus grands progrès furent accomplis grâce aux éditions d'auteurs particuliers telles que celles que Karsten fit de Xénophane (1830), de Parménide (1835) et d'Empédocle (1838) ou Bywater d'Héraclite (1877).

Tous ces travaux devaient culminer dans l'œuvre d'Hermann Diels, tout spécialement dans le recueil *Fragmente der Vorsokratiker* qui devait faire époque (1903)¹⁷ ; cette édition représentait elle-même le sommet d'une série de publications antérieures de Diels, qui étaient à la fois autonomes et de caractère préparatoire, comme son travail fondamental sur la tradition doxographique, *Doxographi Graeci* (1879), ses éditions du commentaire par Simplicius de la *Physique* d'Aristote (1882), des *Poetarum Philosophorum Fragmenta* (1901a), et d'Héraclite (1901b), ainsi que de nombreuses autres

14. Schleiermacher 1807.

15. Cf. Laks 2011.

16. Pour de plus amples détails et des indications bibliographiques sur le développement qui suit, voir Most 1995.

17. Révisions par Walter Kranz à partir de la cinquième édition de 1934-1937 ; la plus récente reproduction photo-mécanique de la sixième édition révisée, « *unveränderter Nachdruck der 6. verb. Aufl.* », date de 2004.

études. Pour comprendre l'édition de Diels, on doit toujours avoir à l'esprit qu'elle avait été conçue comme un simple document destiné à accompagner ses cours d'université sur le sujet : à l'origine, elle ne comprenait absolument aucun appareil critique ni commentaire, puisqu'il communiquait ces éléments oralement pendant ses cours en se référant au document écrit que ses étudiants étaient supposés avoir entre leurs mains¹⁸.

Le recueil de Diels s'imposa immédiatement comme l'ouvrage de référence standard, non seulement parce que son érudition exceptionnellement étendue lui avait permis de recueillir les fragments et les témoignages dans l'ensemble de la littérature grecque et latine, mais aussi parce que son extraordinaire pénétration intellectuelle, combinée à une longue familiarité de première main avec le matériau, lui permit d'organiser les textes qu'il présentait de manière rationnelle (bien que pas toujours évidente).

Pour mettre de l'ordre dans cet énorme masse de matériel, Diels prit deux décisions méthodologiques fondamentales. La première est qu'il chercha toujours à identifier les citations et les témoignages en termes de textes pourvus d'un titre et d'auteurs pourvus d'un nom : enfant de son âge, Diels, tout en reconnaissant l'existence indéniable en Grèce ancienne d'une sagesse populaire et de traditions orales, adhérait comme ses contemporains à l'ancienne tradition qui préférait penser la culture comme produite par de grands individus porteurs de noms propres bien attestés et dont la sagesse était déposée dans des traités écrits identifiables. La seconde décision fut d'organiser son matériel en fonction d'un critère purement formel, la question de savoir quelle est la voix que nous entendons quand nous lisons un texte : celle du philosophe lui-même s'exprimant au discours direct (de sorte que l'énonciateur est une première personne à laquelle le philosophe s'identifie explicitement ou implicitement), ou de quelqu'un d'autre parlant du philosophe au discours indirect (de sorte que l'énonciateur est distinct du philosophe lui-même, représenté dans le texte à la troisième personne). En procédant ainsi, Diels reprenait la distinction opérée par Schleiermacher entre les fragments littéraires (les débris, « *Trümmer* ») et les témoignages (« *Zeugnisse* ») ; Diels a cependant créé lui-même une confusion terminologique quelque peu malencontreuse en appliquant le terme « fragment » dans son titre, *Fragmente der Vorsokratiker*, aux deux espèces de textes : nous devons supposer que le terme « fragments » est utilisé dans un sens large aussi bien que dans un sens étroit, de sorte que le sens étroit (citations littérales) est inclus dans le sens plus large (citations littérales et témoignages)¹⁹.

Mais Diels ne fit pas que reprendre la distinction de Schleiermacher :

18. Un important reflet de ces cours a été publié récemment : voir Saltzwedel 2010.

19. À moins que l'expression « *Fragmente der Vorsokratiker* » ne soit syntaxiquement ambiguë, le génitif allemand devant être entendu d'une part comme subjectif et se référant à la source (les fragments qui dérivent des présocratiques) et d'autre part comme objectif et se

il la radicalisa aussi de manière fatale en séparant les deux espèces de textes dans deux sections différentes de son édition – comme si la distinction était absolue et univoque : dans de nombreux cas, non seulement il est difficile de dire si tel ou tel mot appartient à une catégorie ou à l'autre, mais la distinction elle-même est hautement problématique. Étant donné, en effet, les habitudes stylistiques de beaucoup d'auteurs anciens, la frontière est souvent floue entre citation exacte, citation syntaxiquement adaptée à la structure de la phrase de l'auteur citant, et témoignage. En dépit de cela, Diels divise la plupart des chapitres de son recueil selon deux (parfois trois) sections spatialement séparées et typographiquement distinctes :

- Dans une première section (« A »), il isole tous les témoignages où le philosophe en question figure à la troisième personne : informations, résumés, et paraphrases dus à d'autres auteurs. Diels commence habituellement par reproduire le chapitre pertinent de Diogène Laërce, puis l'article étroitement apparenté de la *Suda* ; d'autres informations suivent, d'abord relatives à la biographie du philosophe, puis à sa doctrine. Les informations doctrinales sont organisées conceptuellement, avec, d'abord, des résumés synthétiques puis des informations plus particulières portant, d'abord, sur la cosmogonie et la cosmologie, puis, suivant un mouvement de haut en bas, sur les étoiles et les planètes, les phénomènes atmosphériques, et enfin la Terre et les êtres vivants. C'est la séquence que Théophraste semble avoir adoptée dans sa présentation des doctrines des philosophes de la nature, et il est possible qu'un tel ordre remonte originellement à tel ou tel auteur. Dans cette section, il n'y a absolument aucune traduction et les textes sont tous imprimés en petits caractères.

- Vient ensuite une seconde section (« B »), comportant les fragments littéraires, ceux où le philosophe figure implicitement ou explicitement en première personne. Il est en général facile de dire quels sont les mots qui appartiennent au philosophe quand il écrit en vers, car dans ce cas, même quand le passage est cité par un auteur postérieur écrivant en prose, la différence entre présence et absence de mètre et entre diction poétique et diction prosaïque est presque toujours immédiatement évidente (sauf dans des cas de corruption textuelle ou autres rares exceptions). Il fut sage de la part de Diels de publier, en préalable à ses *Fragmente der Vorsokratiker*, deux ans auparavant, les *Poetarum Philosophorum Fragmenta* : mais il est souvent beaucoup plus compliqué d'opérer cette distinction quand le philosophe écrit en prose et que sa diction ou son dialecte se trouve n'être pas très différent de celui de l'auteur plus tardif qui le cite. Dans cette section, il y a toujours une traduction en allemand en bas de page pour toute citation littérale, et les textes et leur traduction sont imprimés dans un plus grand corps que dans la section A.

référant à l'appartenance (les fragments qui concernent les présocratiques ou qui leur appartiennent).

- Dans certains chapitres, Diels ajoute une troisième section contenant une sélection très hétérogène de textes ne relevant pas des sections A ou B. Cette section (« C ») porte différents titres dans différents chapitres ; elle comprend des falsifications, des échos, des imitations, des textes douteux, et la seule chose que ces textes ont en commun est que Diels ne les considère pas comme relevant authentiquement des textes de type A ou B²⁰.

Cette organisation du matériel était certainement commode pour Diels ; peut-être constituait-elle la seule manière de mettre de l'ordre dans l'immense masse des textes auxquels il avait affaire, et l'on peut penser qu'il enseignait de vive voix à ses étudiants comment travailler de manière efficace sur cette base. Mais pour d'autres utilisateurs – la vaste majorité des lecteurs de son recueil au cours du siècle passé –, cet arrangement eut deux désavantages très importants. Le premier est que beaucoup de lecteurs ont tendu à s'orienter avant tout, et souvent exclusivement, par rapport aux textes B et à négliger les textes A et C, qui après tout étaient imprimés en plus petits caractères et n'étaient pas accompagnés de traduction. Bien que Diels lui-même ait pris soin de placer les témoignages A en première position, peut-être pour indiquer, serait-ce implicitement, que l'on ne pouvait parvenir aux fragments littéraires qu'en traversant préalablement la forêt des témoignages, de trop nombreux lecteurs ont préféré les paroles « authentiques » des premiers philosophes grecs aux informations « dérivées » livrées par les auteurs postérieurs. Le résultat a été une certaine inclination, spécialement parmi les lecteurs non philosophes et certaines tendances philosophiques, à regarder les textes de ces philosophes comme une collection de perles de sagesse sans aucun contexte significatif – presque comme une série d'aphorismes Zen ouverts à une réflexion herméneutique infinie – un peu comme si Héraclite était devenu le paradigme des premiers philosophes grecs.

Mais, même pour ceux des lecteurs qui voulaient utiliser à la fois les sections A et B, il y avait un second désavantage : la séparation éditoriale radicale entre les sections A et les sections B signifie que dans certains cas au moins, on doit naviguer entre des textes imprimés sur différentes pages si l'on veut voir comment une citation littérale a été transmise et interprétée dans le contexte de l'auteur postérieur qui l'a faite. Naturellement, c'est aussi parfois le cas dans notre édition, même si nous incluons souvent le contexte dans la section R ; d'ailleurs, il faut admettre que sur ce plan le Diels-Kranz est plus pratique et plus facile à consulter que notre édition, parce qu'il reste en un certain sens une archive de textes non fragmentés en unités doctrinales autonomisées. Dans certains cas, la décision de Diels concernant ce qu'était exactement l'expression originale et ce qui relève du langage du citateur postérieur était contestable ; dans d'autres cas, une décision tranchée n'est

20. Cf. Laks 1998.

pas possible. Les hésitations de Diels à propos de la première « phrase » de la philosophie grecque, les paroles d'Anaximandre citées par Simplicius, entre la première édition des *Fragmente der Vorsokratiker*, où ils apparaissent comme Anaximandre 9 (c'est-à-dire sans aucune division entre A et B) et les éditions postérieures, où les mots attribués à Anaximandre sont présentés comme B1 tandis que le contexte environnant se trouve en A9, en sont un exemple extrême et particulièrement troublant – spécialement parce que, une fois séparés du contexte de Simplicius, il devient vraiment très difficile de mettre en question que les mots prêtés à Anaximandre remontent véritablement à ce dernier.

Tout au long du xx^e siècle, la plupart des éditions d'ensemble des premiers philosophes grecs ont tendu à suivre Diels de très près. L'édition de Diels, telle qu'elle a été révisée par Kranz, a même été traduite en anglais, en français, et dans d'autres langues – et même à une date aussi récente que 2006, en Italien²¹. Il y a eu quelques exceptions notables révélant un degré plus ou moins grand d'indépendance, tel l'ouvrage inachevé de Giorgio Colli, *La sapienza greca*²², ou *The Presocratic Philosophers* de Kirk et Raven, révisé par Schofield²³. Plus récemment, on peut observer, avec les recueils de Gemelli Marciano, *Die Vorsokratiker*²⁴, de Graham, *Texts of Early Greek Philosophy*²⁵, et la série en cours, *Traditio Praesocratica*²⁶, une émancipation graduelle de l'autorité du Diels-Kranz au cours du siècle qui a suivi sa publication. Mais plus importants encore ont été les progrès accomplis, par rapport à la présentation du matériel par Diels, par des éditions d'auteurs individuels ou de groupes d'auteurs, par exemple les éditions d'Héraclite procurées par Marcovich et Mouraviev²⁷, celle des anciens atomistes par Leszl²⁸, les études de Burkert et de Zhmud sur les pythagoriciens et les éditions de Philolaos et d'Archytas par Huffman²⁹.

3. Éditer les premiers philosophes grecs : aujourd'hui

Ceci était la situation de la recherche au moment où André Laks et moi-même avons publié nos éditions des premiers philosophes grecs en 2016³⁰.

21. Reale 2006.

22. Colli 1977-1980.

23. Kirk, Raven, Schofield 1982.

24. Gemelli Marciano 2007-2010.

25. Graham 2010.

26. On doit aussi mentionner Mansfeld 2011, édition révisée qui contient un chapitre « Empédocle » préparé par Oliver Primavesi.

27. Marcovich 1967, Mouraviev 1999-2011.

28. Leszl 2009.

29. Burkert 1972, Zhmud 2012, Huffman 1993, Huffman 2005.

30. Laks-Most 2016a, 2016b.

La comparaison avec l'édition de Diels-Kranz, qui tout au long de notre travail est demeurée un guide et un modèle indispensable et que notre intention n'a pas été de remplacer mais plutôt de repenser, de mettre à jour et d'améliorer, fait immédiatement apparaître un certain nombre de différences avec notre propre travail.

- De manière générale, notre édition diffère de celle de Diels-Kranz de plusieurs points de vue importants. Tous les textes ont été réédités sur la base d'éditions critiques (en général plus récentes) et donc diffèrent sur un certain nombre de détails ; et nous donnons aussi un apparat critique sélectif dans un très grand nombre de cas. Tous les textes que nous présentons sont traduits, et pas seulement les citations littérales que Diels assignait à sa section B. Tous les textes écrits en une autre langue que le grec et le latin – arménien, syriaque, arabe et hébreu – figurent dans leur langue originale, et non seulement en traduction (allemand ou latin chez Diels). Avant tout, notre édition ne concerne pas les *Vorsokratiker* mais *Les débuts de la philosophie grecque* (*Early Greek Philosophy*) et incluent donc, programmatiquement, un chapitre sur Socrate, qui nous semble pouvoir être mieux compris quand il est replacé dans le contexte de ceux que l'on appelle les « sophistes » plutôt que lorsqu'on le considère comme une rupture absolue avec la tradition philosophique antérieure et contemporaine.

- Par certains côtés, nos éditions offrent moins que Diels-Kranz. Le matériel occupe quarante-trois chapitres au lieu de quatre-vingt-dix. Ceci est dû en partie à notre décision de ne pas inclure certaines figures mineures dont, leur nom mis à part, nous ne savons que peu de chose, ni d'autres auteurs dont les contours sont plus saisissables mais que nous n'avons pas considérés comme indispensables pour l'histoire de la philosophie (par exemple le musicien Damon ou l'historien Ion de Chios) ; dans d'autres cas, certains penseurs ont été au moins partiellement intégrés dans d'autres chapitres, soit parce qu'il s'agit de figures relativement mineures étroitement liées à l'histoire de la réception d'un auteur donné et qui n'exigeaient pas un chapitre indépendant (c'est ainsi par exemple que plusieurs atomistes tardifs sont inclus dans la partie consacrée à la réception de Leucippe et de Démocrite, et Métrodore de Lampsaque dans le chapitre « Anaxagore »), ou parce qu'ils pouvaient être rattachés à un chapitre de nature générale (le fragment d'un drame satyrique attribué à Critias ou à Euripide, par exemple, figure dans l'Appendice consacré au matériau théâtral). Outre cela, notre choix a été de ne pas reproduire, dans la mesure du possible, ceux des témoignages traditionnels qui font inutilement doublet, tout en maintenant naturellement le projet de Diels de présenter l'intégralité des fragments originaux préservés.

- Inévitablement, notre édition offre aussi à certains égards plus que Diels-Kranz. Elle inclut certains textes que ces derniers ne pouvaient connaître parce qu'ils ont été découverts seulement après eux (par exemple le papyrus

de Derveni) ou parce que, bien qu'ils aient été découverts de leur vivant, ils n'ont été identifiés et publiés que bien plus tard (c'est le cas des fragments d'Empédocle dans le Papyrus de Strasbourg). Et elle inclut certains textes que Diels avait omis, soit parce qu'il ne les connaissait pas, soit, ce qui est plus vraisemblable, parce qu'il avait décidé pour une raison ou pour une autre de ne pas les intégrer à son édition. Avant tout, à la différence de Diels, nous avons mis en relief la réception des premiers philosophes. Ceci ne veut pas dire que nous ayons abandonné le projet que Diels avait, de s'approcher dans toute la mesure du possible des textes des premiers philosophes grecs et de leur signification première ; mais cela veut dire que nous voulions aussi approcher ces penseurs depuis la perspective de leur réception dans l'Antiquité. Ceci est rendu évident par le premier chapitre de nos éditions. Car par où commencer un recueil des premiers philosophes grecs ? Dans sa première édition, Diels avait suivi une interprétation courante de la célèbre affirmation d'Aristote dans sa *Métaphysique*, que Thalès était le fondateur d'un certain type de philosophie, et il avait par conséquent fait de Thalès l'objet de son premier chapitre ; mais ce faisant, il fut obligé de reporter des données chronologiquement antérieures, comme celles qui concernent les Orphiques et Phérécyde, à la fin de son recueil, comme une sorte d'appendice. Kranz remédia à cette incongruité en transférant ce matériau plus ancien au début de l'édition révisée qu'il fit du recueil de Diels (affirmant qu'il ne faisait ainsi que suivre l'intention de Diels) ; si bien que dans le Diels-Kranz, le premier chapitre est consacré à Orphée. Dans notre cas, nous avons voulu faire d'emblée prendre conscience au lecteur que la voie pour accéder aux premiers penseurs grecs eux-mêmes passe par la réception ancienne, philosophique et littéraire aussi bien qu'érudite, de leurs œuvres ; c'est pourquoi notre premier chapitre est consacré à la doxographie, à ses origines et à ses diverses formes au cours des siècles qui suivirent le programme tracé par Aristote.

La plupart de nos chapitres suivent Diels en ce qu'ils sont organisés autour de penseurs individuels. D'autres présentent des groupes de textes organisés en fonction de similitudes génériques ou thématiques – comme la doxographie, les thèmes cosmologiques et moraux de la littérature extra-philosophique, les débuts de la médecine grecque, la présence de la philosophie grecque au théâtre – et en ce cas les textes sont identifiés par la lettre T (pour « Texte ») suivie d'un chiffre. Dans les chapitres consacrés à un auteur individuel, en revanche, nous divisons le matériel en trois sections, comme Diels, mais la conception que nous en avons est très différente de la sienne. Le critère par lequel nous distinguons les textes dans ces trois sections n'est pas purement formel, comme chez Diels (qui parle dans le texte ?) mais exégétique (que dit le texte ?). Chaque chapitre, après une brève introduction et un plan annonçant la présentation qui va suivre, est organisé selon les trois sections suivantes :

- La personne du philosophe (P) : le plus souvent, il s'agit de témoignages (quoique occasionnellement il y ait aussi des énoncés autobiographiques en première personne, comme dans le cas de Xénophane), concernant les dates, la cité d'origine, la famille, les maîtres, les activités extra-philosophiques, et la mort du philosophe. Cette section est globalement semblable à la section A de Diels. Mais nous allons au-delà de Diels en incluant systématiquement certaines informations (certainement inauthentiques) représentatives de la réception ancienne de la personne du philosophe, telle qu'elle est reflétée à travers des anecdotes et des aphorismes, ainsi que des portraits (que Diels ne mentionnait que sporadiquement).

- La doctrine du philosophe (D) : tous les textes dont nous considérons qu'ils livrent une information fiable sur ses positions et ses arguments. Dans cette section, nous entremêlons les témoignages et les citations littérales quand ils portent sur les mêmes sujets ; mais nous distinguons ce qui est ou ce que nous pensons être des citations littérales (il peut s'agir d'un unique terme) en le mettant en gras. Comme Diels, nous organisons ce matériel en partant des résumés généraux puis en progressant, dans les questions particulières, de la cosmologie à la biologie ; ainsi notre section D correspond à une combinaison entre la seconde partie de la section A et la section B de Diels.

- Enfin, la réception philosophique (R) du philosophe : une sélection de textes exemplifiant les interprétations philosophiques (et parfois littéraires), les critiques, les distorsions et les polémiques relatives aux opinions du philosophe, en commençant par les contemporains mêmes du philosophe et en poursuivant jusqu'à la fin de l'Antiquité (par convention, les derniers textes tendent à provenir de la réception orientale, par exemple la *Turba Philosophorum*). Dans un certain sens, cette section correspond à la section C de Diels, mais dans une perspective inverse : ce qui nous intéresse dans ces textes n'est pas qu'ils sont des faux sans intérêt ou de simples échos de textes authentiques, mais plutôt qu'ils sont la précieuse trace de la réception dont ces textes ont été l'objet.

Nous pouvons être à peu près sûrs que Diels connaissait la grande majorité des textes que nous présentons dans nos sections R et, s'ils ne figurent pas dans son recueil, c'est sans aucun doute parce qu'il considérait qu'ils ne contribuaient pas au projet qui était le sien, à savoir recouvrer la vérité historique des doctrines authentiques des premiers philosophes grecs. Son but est également le nôtre, mais nous voulons aussi rendre plus intelligible le rôle que ces doctrines ont joué dans l'ensemble de l'histoire de la philosophie grecque, pas seulement en raison de l'intérêt intrinsèque que présente le sujet et parce que beaucoup de débats modernes sont déjà préfigurés dans les anciennes discussions (même quand les lecteurs modernes, spécialistes ou non, n'en sont pas conscients), mais aussi parce que nous avons la conviction que la question de la réception est cruciale pour toute approche philologique.

C'est la raison pour laquelle les discussions relatives aux « homoéomères » d'Anaxagore, par exemple, ne se trouvent pas dans notre section D (le terme est certainement d'origine aristotélicienne) mais sous R ; et il en va de même des témoignages qui illustrent l'interprétation stoïcienne d'Héraclite.

Il existe sans aucun doute divers problèmes et désavantages liés à cette présentation des textes comme à toute autre présentation. J'en cite deux :

- Nous avons, à certaines exceptions près, choisi d'organiser le matériel autant que possible en fonction d'unités biographiques et doctrinales minimales ; ce faisant, nous avons suivi le modèle de la tradition doxographique ancienne telle qu'elle est représentée notamment dans le manuel d'Aétius. Cela a l'avantage de permettre le rapprochement de textes de genres et de provenances différents, mais traitant d'un même sujet ; mais cela signifie que des textes portant sur des sujets différents se trouvent être fragmentés dans notre édition. Naturellement, ce n'est pas Diogène Laërce ou Sextus Empiricus que nous éditons, mais bien les premiers philosophes grecs ; et le lecteur désireux de lire *in extenso* les textes concernés peut aisément les trouver ailleurs. En outre, dans certains cas, nous n'avons pas seulement exploité ces textes pour des points particuliers dans D mais nous les avons également reproduits en continu dans notre section R, quand la présentation du matériel qu'ils offraient présentait un intérêt intrinsèque ou nous servait à illustrer une façon de faire (c'est notamment le cas de certains extraits de la *Réfutation de toutes les hérésies* du (Ps.-?) Hippolyte). Mais il est certain que des lecteurs seront surpris par la façon dont nous avons décidé de fragmenter le matériel.

- Notre distinction fondamentale entre les textes relevant de D et ceux relevant de R semblera certainement fragile à certains lecteurs. Après tout, y a-t-il quelque chose comme une présentation de la doctrine qui ne soit pas déjà d'une manière ou d'une autre une distorsion de celle-ci ? Et toute distorsion ne renvoie-t-elle pas à une origine à quelque degré authentique ? Au début, nous nous sommes évidemment demandé si la distinction catégorielle entre D et R ne serait pas difficile, voire impossible à mettre en œuvre : ce à quoi nous nous attendions n'était pas noir et blanc, mais au moins cinquante sinon mille nuances de gris. Travaillant à notre édition au cours des années, nous finîmes par être surpris du nombre de cas où il nous avait paru somme toute aisé de séparer clairement une information d'une interprétation. Peut-être avons-nous eu raison, peut-être avons-nous succombé à une folie à deux. Il n'est pas douteux que d'autres que nous auraient dans certains cas fait d'autres choix ; mais nous devons laisser à nos lecteurs de décider si cette stratégie éditoriale était erronée dans son principe.

4. Éditer les premiers philosophes grecs : demain

Comme je l'ai indiqué plus haut, il n'a jamais été dans notre intention de remplacer le Diels-Kranz. Après tout, si nous oublions la numérotation

du Diels-Kranz, nous devons renoncer à tout un siècle d'études relatives aux débuts de la philosophie grecque qui renvoient à ces textes en usant de cette numérotation. Au minimum, celle-ci doit rester et restera la numérotation de référence dans un avenir prévisible : mais à ceux qui pensent que cela peut être utile, nous proposons la formulation 22 B12 DK = HER. D20 LM ou encore ANAXAG. R31 LM (\neq DK) (ou l'inverse). Notre intention était seulement de procurer une édition à jour qui puisse prendre en compte l'accroissement des connaissances et le développement des questions scientifiques depuis 1903.

Mais ce que nous avons fini par fournir n'a pas été seulement une nouvelle édition mais aussi une nouvelle édition de référence. Il n'est pas douteux que cette édition sera celle que la plupart des gens intéressés commenceront par consulter : elle est plus complète que d'autres, propose une présentation plus transparente et souvent de meilleurs textes, dont elle donne toujours une traduction. Et notre édition ne sera peut-être pas seulement une nouvelle édition de référence, mais finira par être l'autre édition de référence, à côté de Diels-Kranz. Mais ce pourrait bien aussi être la dernière édition des premiers philosophes grecs de cette sorte à devoir jamais être publiée.

Une considération est en effet que le livre imprimé n'est pas le support idéal pour une telle édition. Un livre est difficile à mettre à jour si de nouveaux ou de meilleurs textes sont découverts ou quand d'importants travaux apparaissent dans la littérature secondaire ; il n'est pas facile de corriger les erreurs autrement que d'une seule traite, toutes en même temps. Les références croisées dans un livre sont malcommodes. Il n'est pas toujours facile de voir les fragments dans leur contexte intégral de citation et de transmission. Et il est pratiquement impossible de naviguer dans un livre entre différentes éditions ou différentes traductions. De tous ces points de vue, les éditions numériques, spécialement celles qui sont disponibles sur la toile, sont plus faciles à préparer et à améliorer que les éditions imprimées. Ce à quoi on peut s'attendre, c'est que les éditions à venir d'auteurs individuels ou de petits groupes d'auteurs continueront à être proposées sous forme imprimée aussi bien que sous forme numérique, mais que les futures éditions de l'ensemble des premiers philosophes, si jamais il doit en exister, seront exclusivement numériques.

Si jamais il doit en exister : mais y aura-t-il vraiment de futures éditions de tous ces penseurs ? Peut-être pas. D'une part, on peut se demander si les jeunes chercheurs auront la compétence multiforme requise pour éditer tous ces textes. Si tel est le cas, ils devront sans doute travailler en équipe (de taille plus ou moins grande) plutôt qu'à titre individuel – même dans le cas de notre édition, Laks-Most diffère de Diels-Kranz aussi dans le sens que Diels avait préparé son édition tout seul (tout en ayant naturellement ponctuellement bénéficié de l'aide de nombreux collègues) et que, une fois que le

recueil eut été publié et eut connu plusieurs éditions, il fut révisé par Kranz, tandis qu'André Laks et moi-même avons travaillé main dans la main dès le début. Et un travail de groupe, petit ou grand, sera toujours vraisemblablement moins unifié que celui émanant d'un unique individu. D'autre part, on peut se demander si le concept de « débuts de la philosophie grecque » saura résister au temps. La question n'est pas seulement celle de la pertinence du concept de « philosophie présocratique », qui a été posée par d'autres aussi. Mais la focalisation sur ce groupe de premiers philosophes grecs finira peut-être par s'atténuer au profit d'approches comparatives plus larges, à la fois avec de plus anciennes formes de pensée non philosophique en Grèce ancienne et avec des formes de pensée appartenant à d'autres cultures, comme la Chine et la Mésopotamie.

Il sera intéressant pour nous d'observer les développements qui se produiront en la matière dans les années à venir, et nous espérons, André Laks et moi-même, que notre travail se révélera utile aux chercheurs comme au grand public, selon des modalités que nous n'aurions même pas pu envisager.

Traduit par André Laks.

BIBLIOGRAPHIE

- BURKERT, W. 1972 : *Lore and Science in Ancient Pythagoreanism*, trad. E. L. Minar Jr., Cambridge (Mass.), 1972.
- *et al.* 1998 (éd.) : *Fragmentsammlungen philosophischer Texte der Antike = Le raccolte dei frammenti di filosofi antichi : Atti del Seminario Internazionale, Ascona, Centro Stefano Franscini, 22-27 Settembre 1996*, Göttingen, 1998 (Aporemata, 3).
- BYWATER, I. 1877 (éd.) : Héraclite, *Heracliti Ephesii reliquiae*, Oxford, 1877.
- COLLI, G. 1977-1980 (éd.) : *La Sapienza greca*, 3 vol., Milan, 1977-1980.
- DIELS, H. 1879 (éd.) : *Doxographi Graeci*, Berlin, 1879.
- 1882 (éd.) : Simplicius, *Simplicii in Aristotelis Physicorum libros quattuor priores Commentaria*, Berlin, 1882.
- 1887 : « Über die ältesten Philosophenschulen der Griechen », dans *Philosophische Aufsätze : Eduard Zeller gewidmet*, Leipzig, 1887, p. 239-260.
- 1901a (éd.) : *Poetarum Philosophorum Fragmenta*, Berlin, 1901.
- 1901b (éd.) : Héraclite, *Herakleitos von Ephesos*, Berlin, 1901.
- 1903 (éd.) : *Die Fragmente der Vorsokratiker*, Berlin, 1903 ; 2^e éd., 2 vol., 1907, 4^e éd., 1922 ; 6^e éd., rév. par W. Kranz, 1952.
- ESTIENNE, H. 1573 (éd.) : ΠΟΙΗΣΙΣ ΦΙΛΟΣΟΦΟΣ : *Poesis Philosophica, Vel Saltem Reliquiae Poesis Philosophiae, Empedoclis, Parmenidis, Xenophanis, Cleanthis, Timonis, Epicharmi*, Genève, 1573.
- GEMELLI MARCIANO, M. L. 2007-2010 (éd.) : *Die Vorsokratiker*, 3 vol., Düsseldorf/Mannheim, 2007-2010 (Sammlung Tusculum).
- GLUCKER, J. 1978 : *Antiochus and the Late Academy*, Göttingen, 1978 (Hypomnemata, 56).
- GOTTSCHALK, H. B. 1972 : « Notes on the Wills of Peripatetic Scholarchs », *Hermes*, 100 (1972), p. 314-342.
- GRAHAM, D. W. 2010 (éd.) : *The Texts of Early Greek Philosophy : The Complete Fragments and Selected Testimonies of the Major Presocratics*, Cambridge, 2010.
- HEIBERG, J. L. 1894 (éd.) : Simplicius, *Simplicii in Aristotelis de Caelo Commentaria*, Berlin, 1894.
- HUFFMAN, C. A. 1993 : *Philolaos of Croton, Pythagorean and Presocratic*, Cambridge, 1993.
- 2005 : *Archytas of Tarentum : Pythagorean, Philosopher and Mathematician King*, Cambridge, 2005.
- KARAMANOLIS, G. E. 2006 : *Plato and Aristotle in Agreement ? Platonists on Aristotle from Antiochus to Porphyry*, Oxford, 2006 (Oxford Philosophical Monographs).
- KARSTEN, S. 1830 (éd.) : Xénophane, *Xenophanis Colophonni carminum Reliquiae*, Amsterdam, 1830.
- 1835 (éd.) : *Parmenidis Eleatae carminis Reliquiae*, Amsterdam, 1835.
- 1838 (éd.) : *Empedoclis Agrigentini carminum Reliquiae*, Amsterdam, 1838.
- KIRK, G. S., J. E. RAVEN & M. SCHOFIELD 1982 (éd.) : *The Presocratic Philosophers : a Critical History with a Selection of Texts*, Cambridge, 1982 (2nde éd.).
- LAKS, A. 1998 : « Éditer l'influence ? Remarques sur la section C des *Fragments der*

- Vorsokratiker* de Diels-Kranz », dans Burkert *et al.* 1998 (éd.), p. 89-105.
- 2006 : « L'émergence d'une discipline : le cas de la philosophie présocratique », dans J. Boutier, J.-C. Passeron, J. Revel (dir.), *Qu'est-ce qu'une discipline ?*, Paris, 2006 (Enquête. École des Hautes Études en Sciences Sociales, 5), p. 7-25.
- 2007 : *Histoire, Doxographie, Vérité : Études sur Aristote, Théophraste et la philosophie présocratique*, Louvain-la-Neuve, 2007 (Aristote. Traductions et études).
- 2011 : « L'Héraclite physicien de Schleiermacher. Avec une note sur l'interprétation de Hegel », dans Oliver Primavesi & Katharina Luchner (éd.), *The Presocratics from the Latin Middle Ages to Hermann Diels : Akten der 9. Tagung der Karl- und Gertrud Abel-Stiftung vom 5. - 7. Oktober 2006 in München*, Stuttgart, 2011 (Philosophie der Antike, 26), p. 281-309.
- 2018 : *The Concept of Presocratic Philosophy : Its Origin, Development, and Significance*, trad. by G. W. Most, Princeton, 2018 [Introduction à la « philosophie présocratique », Paris, 2006 (Libelles)].
- LAKS, A. & G. W. MOST 2016a (éd.) : *Early Greek Philosophy*, edited and translated, in collaboration with G. Journée and assisted by L. Iribarren & D. LévyStone, 1-9, Cambridge (Mass.), 2016 (Loeb Classical Library).
- LAKS, A. & G. W. MOST 2016b (éd.) : *Les Débuts de la philosophie : des premiers penseurs grecs à Socrate*, édition et traduction, avec la collaboration de G. Journée et le concours de L. Iribarren et D. LévyStone, Paris, 2016 (Ouvertures bilingues).
- LESZL, W. 2009 (trad.) : *I Primi Atomisti*, Florence, 2009 (traduction italienne des fragments et témoignages avec commentaire sur CD).
- LYNCH, J. P. 1972 : *Aristotle's School : A Study of a Greek Educational Institution*, Berkeley, 1972.
- MANSFELD, J. 1994 : « A Lost Manuscript of Empedocles' *Katharmoi* », *Mnemosyne*, 47 (1994), p. 79-82.
- 2011 : *Die Vorsokratiker*, Stuttgart, 2011 (Reclam Bibliothek).
- MARCOVICH, M. 1967 (éd.) : *Heraclitus : Greek Text with a Short Commentary*, Merida, 1967.
- MOST, G. W. 1995 : « Πόλεμος πάντων πατήρ : Die *Vorsokratiker* in der Forschung der Zwanziger Jahre », dans H. Flashar (éd.) *Altertumswissenschaft in den 20er Jahren: neue Fragen und Impulse*, Stuttgart, 1995, p. 87-114.
- 1998 : « À la recherche du texte perdu : On Collecting Philosophical Fragments », dans Burkert *et al.* 1998 (éd.), p. 1-15.
- MOURAVIEV, S. N. 1999-2011 (éd.) : *Heraclitea : Édition critique complète des témoignages sur la vie et l'œuvre d'Héraclite d'Éphèse et des vestiges de son livre*, Sankt Augustin, 1999-2011.
- MULLACH, F. W. A. 1860-1867 (éd.) : *Fragmenta philosophorum graecorum*, 3 vol., Paris, 1860-1867.
- REALE, G. 2006 (dir.) : *I Presocratici : prima traduzione integrale con testi originali a fronte delle testimonianze e dei frammenti nella raccolta di Hermann Diels e Walther Kranz*, Milan, 2006 (Bompiani. Il pensiero occidentale).
- RITTER, H. & L. PRELLER 1838 : *Historia philosophiae Graecae et Romanae ex fontium locis contexta*, Hambourg 1838.
- SALTZWEDEL, J. 2010 (éd.) : H. Diels, *Griechische Philosophie : Vorlesungsmitschrift aus dem Wintersemester 1897/98*, Stuttgart, 2010.

SCHLEIERMACHER, F. D. E. 1807 : « Herakleitos der dunkle, von Ephesos, dargestellt aus den Trümmern seines Werkes und den Zeugnissen der Alten », *Museum der Alterthumswissenschaft*, 1 (1807), p. 313-533.

ZHMUD, L. 2012 : *Pythagoras and the Early Pythagoreans*, trans. from Russian by K. Windle and R. Ireland, Oxford, 2012.